

presse », *Questions de communication*, 12, 2007, pp. 311-334). Finalement, on reste frappé par le fait que la hiérarchie du journal et le médiateur ne paraissent pas parler des mêmes publics, entretenant ainsi l'impossibilité d'en donner une image réaliste : « Chacun fait agir "les lecteurs" pour légitimer ses prétentions, mais tend à dénier à l'autre (aux autres) la légitimité du collectif mobilisé » (p. 221). Enfin, Nicolas Kaciab aborde une autre dimension d'intrusion : celle des hommes politiques en tant que sources et publics de la PQN. La transformation du traitement de la parole politique et les impératifs économiques, visant à ne pas ennuyer ni à cliver les publics, montrent comment les journalistes sont passés de l'enregistrement au décryptage. Principal signe : la disparition des comptes rendus soignés de débats politiques au profit d'une description des coulisses et du jeu politique. On reste en droit de se demander si cette transformation était tant voulue par les publics que par les rédacteurs eux-mêmes, pour lesquels l'auteur rappelle qu'ils balancent toujours « entre fascination et distanciation à l'égard du zoo politique » (p. 248).

En définitive, on comprend et on loue la démarche originale consistant à considérer que « le travail des gens de presse s'inscrit dans un triangle de la crédibilité journalistique » (p. 8) ; un triangle de publics, composé des informateurs, des pairs qui savent également informer et des gens qu'on cherche à informer. Toutefois, on suggèrera à nouveau ici qu'inverser l'ordre des sommets du triangle eût été de nature à moins décontenancer le lecteur, et ses attendus liés au titre. À défaut, l'intitulé de l'ouvrage gagnerait à être centré, d'une part, sur la presse écrite, d'autre part, non sur les publics mais sur la relation des journalistes à leurs publics, et avec le défi évident de se distinguer des autres titres existants. En ce sens, on admettra qu'il s'agit là, pour un ouvrage académique autant que pour l'écriture de presse, d'une question de pacte... avec le lecteur.

Jérémie Nicey

CIM, université Paris 3 Sorbonne Nouvelle

jeremie.nicey@voila.fr

Béatrice FLEURY, Jacques WALTER, dirs, *Les médias et le conflit israélo-palestinien. Feux et contre-feux de la critique.*

Metz, Centre d'études linguistiques des textes et des discours, coll. Recherches textuelles, 9, 2008, 318 p.

La rubrique « Échanges » de la revue *Questions de communication* avait publié les réactions de divers

chercheurs à un entretien de Daniel Dayan – directeur de recherche au CNRS – avec Béatrice Fleury et Jacques Walter (8/2005, 9/2006, 10/2006 et 11/2007). *Les médias et le conflit israélo-palestinien. Feux et contre-feux de la critique* recueille, dans un seul ouvrage, ces textes mis à jour en proposant un article inédit. Le point de départ de cette discussion est le constat dressé par Daniel Dayan d'une position pro-palestinienne des journalistes français dans la couverture informative du conflit israélo-palestinien. En analysant le traitement que la presse et les journaux télévisés de référence ont donné à la seconde Intifada, le chercheur observait une transgression des règles professionnelles, notamment celles de l'équilibre et de la représentativité qu'il interprétait comme « une sorte de croisade du vocabulaire, [vis-à-vis d'Israël] » (p. 35). S'inscrivant dans l'idéal habermassien d'une sphère publique centrée sur la possibilité du débat, Daniel Dayan dénonce cette partialité systématique des discours journalistiques qui entrave le débat dans l'espace public.

À la différence d'autres conflits dans le monde, celui du Proche-Orient se caractérise par une présence médiatique importante à propos de laquelle des hypothèses géopolitiques, économiques, religieuses et culturelles sont avancées. De nombreuses études, citées dans les différentes contributions, ont été conduites pour décrire et expliquer cette sur-médiatisation. Ainsi les interprétations proposées alimentent-elles le débat concernant la question proche-orientale et le rôle des médias en temps de guerre. Ceci dit, force est de constater qu'à propos des sujets sensibles, comme le conflit israélo-palestinien, les chercheurs ne se prononcent pas sans risque. D'ailleurs, un des principaux atouts de cet ouvrage tient à la confrontation de plusieurs points de vue, non seulement sur les médias et leur travail informatif dans ce conflit, mais surtout à propos de la posture du chercheur et des frontières entre la description scientifique et l'engagement citoyen.

Cette recension ne s'attardera pas à résumer en détail les propos de chaque « discutant-e », puisque le premier chapitre qui introduit l'ouvrage présente les chercheurs invités et les principaux enjeux du débat sont clairement cernés et exposés par Béatrice Fleury et Jacques Walter. Pour le dire brièvement, dans la première partie, Patrick Charaudeau, Roselyne Koren, Marc Lits et Jérôme Bourdon constatent – comme Daniel Dayan – une tendance pro-palestinienne dans les informations françaises. Néanmoins, ils ne l'attribuent pas à une « guerre » déclarée contre Israël, ni à une volonté de manipulation délibérée. Pour

ces chercheurs, ce type de couverture médiatique tient aux modes de fonctionnement de la machine médiatique et à la visée de captation favorisant une logique narratologique élémentaire. Cette logique narratologique n'est pourtant pas exclusive au conflit proche-oriental, mais au travail informatif des médias en contexte de guerre. La complexité de la réalité et le manque de connaissances – historiques notamment – conduirait les journalistes à simplifier leurs discours et à diviser systématiquement les hommes en deux camps : les bourreaux et les victimes. D'ailleurs, le seul parti pris auquel les journalistes s'autoriseraient dans ces contextes s'exprime en faveur des victimes. Patrick Charaudeau évoque également l'existence d'un discours antisémite en France et rappelle que, comme tout individu, les journalistes sont influencés par les discours qui circulent dans la société. Dans la deuxième partie, Patrick Champagne, Arnaud Mercier, Michel Palmer et Jean-François Tétu se prononcent sur les contraintes qui s'imposent aux journalistes et mentionnent les analyses menées en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Ces recherches concluent, contrairement à ce que Daniel Dayan constate pour la France, que les médias anglo-saxons favorisent Israël. Une tentative d'explication est proposée par Jean-François Tétu qui rappelle que jusqu'à la guerre des six jours en 1967, les médias français montraient une tendance pro-israélienne. À partir de ce moment, c'est la tendance inverse qui est observée même si un tournant est attesté depuis le 11 septembre 2001. Ceci posé, la lutte contre le terrorisme n'a fait que légitimer encore plus la position des journalistes en faveur des civils impliqués dans le conflit à leur insu. Plus qu'une volonté de désinformer, ce sont les contraintes journalistiques qui mènent les professionnels de l'information à prendre parti au profit des victimes. Pour cette raison, Arnaud Mercier préfère parler de « malinformation ». À travers l'analyse d'un corpus de presse française, seuls Laurent Perrin et Laurianne Perbost confirment les propos de Daniel Dayan. Si l'objectivité, définie en termes d'équilibrage, est respectée, par le choix du lexique, la balance penche en faveur de la cause palestinienne avec un traitement défavorable de la cause israélienne. Enfin, en décrivant comment le conflit proche-oriental est traité par les médias en Grande-Bretagne, en Espagne, aux États-Unis et au Canada, les contributions de Divina Frau-Meigs, Estrella Israel-Garzón, Gregory Kent, Jerry Palmer, Claire-Gabrielle Talon et Catherine Saouter, regroupées dans la troisième partie, constatent que, dans ces pays, les médias s'inclinent nettement en faveur d'Israël, sauf au Canada où Catherine Saouter observe une tradition journalistique modelée par

l'idéologie du quatrième pouvoir. Dans les autres pays anglo-saxons et en Espagne, la pression des lobbies et la tradition judéo-phobique expliqueraient, selon ces chercheurs, la volonté des journalistes d'éviter les critiques pour cause d'antisémitisme. Dans tous les cas, ce qui semble commun aux professionnels de l'information, c'est la logique de la dramatisation et la mise en scène des victimes civiles, femmes et enfants notamment. Des études d'opinion sont également citées pour corroborer la tendance médiatique.

Outre la question du traitement informatif du conflit au Proche-Orient, la question de l'objectivité traverse les propos des chercheurs invités. Est-elle vraiment pertinente en temps de guerre ? Des discours en apparence neutres, équilibrés et distancés garantissent-ils la qualité du travail informatif des médias ? Ces questions semblent conduire à celle de la vérité. Cette dernière, se trouve-t-elle dans les faits ? Y a-t-il une vérité supérieure et externe aux médias, ou est-elle le résultat des discours à travers lesquels les acteurs sociaux reconstruisent la « réalité » ? Selon la position que l'on adopte, les exigences faites aux professionnels de l'information ne sont pas les mêmes et d'autres questions se posent, notamment au sujet du positionnement du chercheur. Alors que Patrick Charaudeau estime que « [le chercheur] n'a pas à prendre une posture de dénonciateur parce que c'est déjà engager un point de vue qui orientera ses travaux » (p. 80), Roselyne Koren se demande « pourquoi ne pas prévoir [...] des cas où le chercheur s'autoriserait à énoncer ponctuellement une position éthique, sans pour autant renoncer à l'idéal scientifique de neutralité ? » (p. 85). À cette question, Marc Lits répond que le « droit du chercheur d'intervenir dans l'espace public [...], [est] l'une de ses premières finalités [...]. Afin de concilier exigence scientifique et vigilance démocratique [...], il reste alors, dans ces situations délicates où l'habituelle distance de l'observateur ne va plus de soi, à baliser les conditions auxquelles la participation au débat repose encore sur des analyses fondées sur des principes théoriques dûment argumentés ou des analyses empiriques appuyées sur des données vérifiables » (pp. 99-100). Divina Frau-Meigs reconnaît également que « [le chercheur a] pour mission la critique qui est à la fois un interdit de résignation, un droit à l'indignation et un devoir de proposition » (p. 236). Un autre point est soulevé et concerne la proximité du chercheur à son objet d'étude. Cette proximité n'est pas un problème en soi, à condition qu'elle soit explicitée et sachant que dans ce cas, les propos du chercheur ne seront pas reçus de la même manière par ses collègues. Sans

que cela soit clairement explicité, c'est l'implication personnelle de Daniel Dayan à propos du conflit au Proche-Orient qui est à l'origine du débat. À juste titre, Arnaud Mercier soulève que, lors de son entretien, Daniel Dayan n'était pas dans le registre rigoureux de l'analyse scientifique, mais bien dans la polémique. Justement cette différence de registre a nourri le débat permettant ainsi de dépasser la seule thématique de l'analyse de la couverture médiatique du conflit israélo-palestinien.

Pour finir, nous dirons qu'après lecture, ce recueil suscite au moins deux attentes chez le lecteur. La première concerne le désir de continuer la réflexion en invitant Daniel Dayan à répondre à ses discutantes. La seconde se rapporte à la nécessité d'expliquer la couverture informative du conflit israélo-palestinien et de n'importe quelle confrontation armée en faisant appel à des variables autres que les contraintes médiatiques et journalistiques. En effet, dans le processus de production des informations relatives à une guerre des variables politiques, économiques et psychologiques interviennent également. Elles s'imposent aux professionnels de l'information et influencent la qualité de leur travail. C'est la raison pour laquelle, il ne s'agit pas uniquement de critiquer les journalistes par leur manque d'objectivité. Il s'agit surtout d'appréhender les variables qui entrent en jeu tant au niveau de la production et du contexte externe qu'au niveau de la réception des discours informatifs médiatiques.

Yeny Serrano

Université de Genève
yeny serrano@gmail.com

Béatrice FLEURY, Jacques WALTER, dirs, *Médias, médiations, immigrations*.

Nancy, Presse universitaire de Nancy, coll. Questions de communication – Série actes 5, 2007, 200 p.

L'immigration est un phénomène dont certaines dimensions peuvent être quantifiées. Mais elle est aussi affaire de représentations, ancrées dans les imaginaires et les mémoires. Elle est également une histoire d'engagements et d'expériences qui façonnent la sphère publique et créent des espaces, des liens, entre ici et ailleurs. Autant de processus moins visibles que *Médias, médiations, immigrations*, un ouvrage dirigé par Béatrice Fleury et Jacques Walter, se propose d'explorer, d'un lieu à l'autre, d'une génération à l'autre. Cette publication reprend les communications du colloque *Témoignages audiovisuels de l'immigration*, qui s'est tenu les 24 et

25 novembre 2005 à l'université Paul Verlaine-Metz, et élargit la réflexion engagée en y associant de nouvelles contributions. Au départ, le questionnement était centré sur une région, la Lorraine, puis il s'est ouvert à d'autres territoires français et étrangers. La présentation de l'ouvrage offre une précieuse mise en perspective des différentes contributions et une vision kaléidoscopique des problématiques propres à chacun des auteurs.

Dans la première partie, « Cadrajes », Yvan Gastaut revient sur le traitement médiatique des conditions de vie des immigrés des années 60 aux années 80. Le texte met en lumière le rôle décisif de la télévision pour sensibiliser l'opinion publique au racisme et aux difficultés des immigrés, mais aussi ses limites, comme miroir déformant et versatile des réalités. La seconde contribution, signée Jacques Walter, livre les principaux résultats d'une enquête menée pendant trois ans sur les fonds d'archives de témoignages audiovisuels de l'immigration en Lorraine. Le statut du témoignage audiovisuel y est analysé, questionné d'un point de vue théorique et méthodologique, notamment autour des enjeux de la frontière entre fiction et non-fiction.

La deuxième partie « Vu d'ici » compte six articles. Le premier, rédigé par Audrey Alvès et Jonathan Haudot, propose une étude autoréflexive sur les mécanismes de collecte des témoignages audiovisuels, et plus précisément sur ceux concernant une enquête réalisée par le Centre de recherche sur les médiations (CREM) au cours de l'année 2004-2005 auprès d'immigrés sud-asiatiques en Lorraine. Les auteurs s'interrogent sur la manière dont le protocole de l'enquête et la mise en image influencent le contenu des témoignages, sur le devenir de cette matière, et sur les modalités de mobilisation de la communauté scientifique. Pour sa part, Ahmed Boubeker analyse l'évolution de la représentation médiatique des immigrés, comme figures d'actualité, depuis les années 80 jusqu'aux années 2000, à travers le prisme des banlieues. Il met notamment en parallèle la sous-représentation des personnes issues de l'immigration dans le monde politique et la façon dont les médias sont venus compenser cette invisibilité et les défaillances des institutions, avec tous les risques et les ambiguïtés que cela génère pour ces populations. Le texte de Béatrice Fleury transporte le lecteur dans un autre territoire, une autre problématique. À partir de l'analyse du film *L'Anniversaire de Thomas. La légende oubliée*, réalisé par des cinéastes amateurs en 1982 et qui raconte l'installation d'immigrés italiens à Villerupt, dans une région affectée par la crise sidérurgique,